

**Bureau, Luc (1990) La Terre et Moi. Montréal, Boréal, 275 p.
(ISBN 2-8952-377-2)**

Jean-Yves Dugas

Volume 35, Number 96, 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/022235ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/022235ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (print)

1708-8968 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dugas, J.-Y. (1991). Review of [Bureau, Luc (1990) La Terre et Moi. Montréal, Boréal, 275 p. (ISBN 2-8952-377-2)]. *Cahiers de géographie du Québec*, 35(96), 633–635. <https://doi.org/10.7202/022235ar>

BUREAU, Luc (1991) *La Terre et Moi*. Montréal, Boréal, 275 p. (ISBN 2-8952-377-2)



Voilà un livre fort original, qui force le lecteur à un questionnement sérieux sur la planète qu'il habite, sur son milieu de vie aussi bien que sur son univers intérieur. Dans un style élégant qui puise aux ressources de la langue de manière décapante, l'auteur part à la quête du monde dans sa réalité géographique et explore sa structuration intime tant du point de vue de son existence «en-soi» dans sa connotation existentialiste que de celui non moins signifiant du quadrillage, du découpage que les bâtisseurs, les architectes, les pionniers... les géographes ont imprimé à la terre. Sa grande originalité réside surtout dans le fait qu'un géographe nous parle du monde de la manière la moins géographique qui soit en faisant la part belle à l'imaginaire, à la psychologie, à la sociologie, à la linguistique, à la géométrie, à la philosophie, etc. Se profile en filigrane derrière cette oeuvre la maxime de Saint-Exupéry suivant laquelle «La terre nous en apprend plus long sur nous que tous les livres» (*Terre des hommes*).

En y regardant de plus près, l'ouvrage de Luc Bureau s'articule autour de deux pôles essentiels: l'analyse du globe terrestre dans sa sphéricité d'univers couplée à celle des villes-miroirs et des pays-grimoires, suivie d'un examen circonstancié du territoire canadien et québécois dans une optique archétypale qui s'alimente à la triple dimension du pays à façonner, du fleuve à appréhender et des montagnes à interpréter. Un chapitre consacré aux noms du pays axé davantage sur le décryptement d'un bestiaire toponymique et d'une phénoménologie dénomminative du merveilleux clôt cet essai qui, une fois refermé, ne cesse de solliciter l'esprit en écho, «aboli bibelot d'inanité sonore» (Mallarmé).

Le tour de force de Luc Bureau réside moins dans sa prospection du territoire que dans la manière dont ce géographe lavallois effectue son périple initiatique. Car si le géographe est «un savant qui connaît où se trouvent les mers, les fleuves, les villes, les montagnes et les déserts» (Antoine de Saint-Exupéry, *Le Petit Prince*), celui-ci, dans sa profonde interrogation du globe terrestre, recourt largement à l'étymologie, à la sémantique, à l'imaginaire pour re-crée ce monde dont la proximité nous gomme les secrètes richesses, les puissantes significations, les

séduisantes résonances. Ainsi découvre-t-il que le français et l'anglais ne transposent pas de la même manière la notion de continent, l'un focalisant sur la présence de la mer, l'autre sur celle de la terre, qu'il existe des villes masculines à la géométrie rigoureuse comme New York, Santiago, Edmonton et des villes féminines au tracé embrouillé, à «géométrie variable», comme Paris, Le Caire, Montevideo, Québec. Poursuivant son analyse en territoire canadien, il en arrive à la conclusion que le pays est un symbole aux dimensions géographiques extravagantes, métaphore imaginaire qui en rend l'appréhension problématique et l'existence effective quasi impossibles. Par contre, l'omniprésence du Saint-Laurent, «le grand espace fondateur, la source d'intelligibilité du Québec» (p. 204), charrie dans ses eaux parfois tumultueuses les rêves, les désirs, les visions poétiques de tout un peuple, tant sur le plan diachronique que suivant l'axe de la synchronie.

Si le géographe de Saint-Exupéry puise dans les manuels de géographie sa légitimité, car «les géographies, dit le géographe, sont les livres les plus précieux de tous les livres. Elles ne se démodent jamais. Il est très rare qu'une montagne change de place. Il est très rare qu'un océan se vide de son eau. Nous écrivons des choses éternelles» (*Le Petit Prince*). L'auteur fonde lui aussi, en partie, sa réflexion sur de vieux manuels de géographie publiés par les Frères des écoles chrétiennes en 1920 et par les Frères maristes en 1944, clin d'oeil obligé à une époque où les religieux occupaient un espace de premier plan dans le savoir québécois. Mais là s'arrête le rapprochement, car Luc Bureau transcende ces naïves appréhensions de l'univers, bien que méritoires à l'époque.

L'auteur exploite avec bonheur les ressources du visuel en retraçant les plans de 16 villes du monde, de Paris à Amsterdam en passant par Johannesburg et Bagdad, pour illustrer sa théorie des villes féminines et masculines. Dans la même veine, six toiles de maître lui permettent de visualiser les divers archétypes de la montagne au Québec, exaltée dans toute une panoplie de prospectus vantant les ressources géographiques du Québec, de Charlevoix aux Îles-de-la-Madeleine, de Montréal à la Gaspésie. Ces illustrations donnent corps et réalité à certaines vues de l'esprit autrement uniquement enfermées dans le chaud cocon de l'imaginaire burellien.

La langue de *La Terre et Moi* se révèle riche et chatoyante comme la rêverie de l'auteur, s'alimentant fréquemment à la néologie avec des termes comme «anglicité», «cacotopie», «géo-narcissisme», «impermanence», «impossibilisme», «Oecuménopolis»... Il forge un vocabulaire nouveau pour enchâsser un imaginaire à la fantaisie débridée, sans limite. Parallèlement à ces néologismes, il émaille son texte de mots affectonnés qui reviennent de place en place: témoins ces «ataraxie», «épure», «exondé», «lapalissade», «souventefois», «immensurable», «géosymbolique», etc., dont la récurrence peut agacer à la longue mais qui marquent, telle la goutte d'eau, la permanence et la reduplication d'une pensée originale enserrée dans la gangue du langage géographique dont elle réussit par ailleurs à faire éclater les limites à de multiples reprises. Cette richesse de l'expression et une sûre élégance du style trouvent leur achèvement dans une typographie aérée quasi exempte de coquilles. Seules les rarissimes erreurs qui transforment Birmingham en Burmingham (p. 83) et qui font faire aux Patriotes de 1837 un bond d'un siècle en catapultant leur action en 1937 (p. 158), malgré une

étonnante récidive à la p. 160, sont à porter au passif de l'auteur, fautes vénielles d'une oeuvre par ailleurs si touffue, si difficile parfois et aux envolées maintes fois de haute voltige intellectuelle et langagière.

D'autre part, la richesse de la pensée de Luc Bureau comme celle de sa palette verbale s'alimente à une culture encyclopédique impressionnante mais jamais pédante où se côtoient Valéry, Nietzsche, Alfred DesRochers, où se saluent Marco Polo, Simone de Beauvoir, Baudelaire, Henry Miller, où se complètent Musil, Sartre, Voltaire, Félix-Antoine Savard, où se coltillaient Italo Calvino, Camus, Hugo, Brel, Germaine Guèvremont, Bachelard, Konrad Lorenz et Heidegger. Il réussit à tirer de ces phares puissants et divers une symbiose qui éclaire et alimente sa pensée, trace admirablement la voie à la prospection de l'univers à laquelle ce livre nous convie.

Anti-géographe saint-exupérien pour qui la connaissance du monde se limite à son étude en bureau — sans aucune intention ludique —, à la différence de l'explorateur, Luc Bureau prend le contrepied de la géographie traditionnelle qui s'intéresse plus aux essences immuables en refusant souvent ce qui pose les réalités dans leur concrétude, leur singularité, leur pouvoir évocateur et leur caractère éphémère. Alors que le géographe traditionnel ne laisse parvenir à lui que le prouvé, le schématisé, se fermant à l'unique, au concret, notre guide ne craint pas d'emprunter le chemin miné de la subjectivité pour poser un regard neuf sur le milieu physique qui nous entoure. Quelles que soient les réserves que pourront susciter telle rêverie, telle explication, telle interprétation hardies, on saura gré à l'auteur de *Entre l'Éden et l'Utopie* (1984) de nous faire re-découvrir les noms de lieux, car c'est un peu beaucoup de nous qu'il nous entretient... C'est aussi dans une poétique de la rêverie, pour parodier Bachelard, qu'il nous entraîne et dont nous ne saurions sortir que grandis, modelés à cette terre qui «vivra jusqu'à ce que meurent les mots» (p. 266).

Jean-Yves Dugas
Commission de toponymie
Québec